

nouvelle

six mètres carrés



lois jammes



© les éditions la cigogne
couverture par l'auteur
jammeslois@gmail.com
printemps 2026

Six mètres
carrés

lois jammes

J 1

Clic des menottes qui s'ouvrent, cagoule arrachée et puissant faisceau lumineux aveuglant, porte métallique qui se referme d'un son sourd et solide, je suis seul.

Hébété, je frotte machinalement mes chevilles et mes poignets endoloris, le contact de mes doigts sur la peau me ramène à la réalité, quel soulagement d'être enfin libre de mes entraves, j'en ressens presque du plaisir.

Euphorie de courte durée... Mes yeux parcourent rapidement mon nouvel environnement. Facile, il n'y a rien à part des murs sales et une cuvette de chiotte entartrée dans le coin en diagonale de la porte. Rien d'autre. La lumière du jour filtre par une ouverture à droite, petite et munie de solides barreaux croisés. De l'air frais! J'y cours, si l'on peut appeler ainsi les trois pas qui m'en séparent. Érigé à une dizaine de mètres sur un sol nu et poussiéreux, un long mur d'un gris uniforme bloque l'horizon, quand reverrai-je un arbre?

Oublie les arbres, mon gars, oublie les gens, oublie tout, t'es en taule et pour un bail, faudra t'y faire ou crever... Ta gueule, la petite voix, je n'ai envie ni de

m'y faire, ni de crever, ça te va ?
Avide de sensations et d'indices, je hume l'air anormalement chaud, lourd même, poisseux, et ne reconnais aucune odeur familière à part celle, omniprésente, froide et métallique, du béton. Où suis-je ? M'a-t-on transporté ? m'a-t-on drogué pour me faire oublier ? Holà ! stop ! pas trop de questions à la fois, j'ai l'impression que je vais avoir tout le temps du monde pour y répondre. Tout le temps du monde... et ensuite ? le vide ? c'est ça l'éternité ? Debout, bras ballants, mon corps regimbe, une boule durcit dans mon ventre, ma respiration s'accélère, la nausée est là, à fleur de lèvres. Non !

Après avoir vomi dans la cuvette, je m'assieds dans le coin en face de la porte, visage enfoui dans mes bras autour des genoux, une position fœtale qui devrait me rassurer mais pas vraiment. Et soudain des larmes chaudes, silencieuses, de celles qui réconfortent après un danger, qui m'apaisent. Peu à peu mon corps glisse sur le béton.

J'ai dû m'endormir car la nuit est tombée. Mes côtes me font mal, il y a belle lurette que je n'ai plus campé à la dure, si au moins j'avais une couverture... quelle chance qu'il ne fasse pas froid.

Les neuf carrés délimités par les barreaux de la fenêtre luisent d'étoiles éparses, sudoku céleste suspendu dans le silence.

J 2

L'aurore va bientôt mourir sous les premiers rayons du soleil. Une trappe au bas de la porte se soulève, une main glisse une gamelle ronde en alu, clap ! la trappe se referme. J'aurais aimé entendre des bruits de pas.

Endolori par les courbatures, je m'approche à quatre pattes et renifle le brouet où flottent des haricots rouges, des morceaux de pomme de terre et autres L.N.I. (légumes non identifiés), quelques yeux gras, sans doute dus à l'os aux airs de rocher dans une eau sale encombrée de détritrus. Sans cuillère ni gobelet, j'approche mes lèvres et aspire avec précaution. Ma foi ce n'est pas aussi mauvais qu'il n'y paraît et mon estomac se sent mieux.

En guise de dessert, une question tourne en boucle dans ma cervelle, qu'ai-je fait pour en arriver là ? En vain, je ne me souviens toujours de rien. L'interrogatoire lui-même me paraît suspect car je suis incapable d'en évoquer le moindre détail, pourtant les traces des menottes sont bien visibles. Il me faut trouver quelque chose si je ne veux pas devenir un corps flottant dans le vide de l'oubli, mais quoi ? Un calendrier ! les prisonniers tiennent toujours

un calendrier dans les films. Mais eux, ils ont au moins un clou, toi tu n'as qu'un pyjama sans boutons ni ceinture, et tu es pieds nus. Merci la voix pour ton état des lieux, laisse-moi réfléchir, veux-tu !

L'os ! Je le retire de la gamelle et l'examine attentivement, jamais je n'ai contemplé aussi longtemps et avec autant de plaisir un morceau de vertèbre de bœuf, me semble-t-il. Presque invisible en contre-jour, le bâtonnet gravé sous la fenêtre sera mon secret, le fil qui, chaque jour lorsque j'en graverai un autre, me reliera pendant deux secondes au temps des gens ordinaires.

La journée s'écoule, monotone dans le silence du béton. L'ennui me gagne et je somnole en attendant en vain un autre repas qui ne viendra pas. Ici c'est plat unique et une seule fois, point.

L'aluminium de la gamelle abandonnée sous la fenêtre se confond avec le mur dans l'ombre qui monte, un autre jour tout aussi gris s'achève.

J 3

Au petit jour, la trappe s'ouvre, une main tâtonne le plancher. Ne trouvant rien, elle se retourne et fait le signe que je faisais à mon copain d'enfance qui avait perdu aux billes : aboule ! Vous voulez quoi ? Un clac me répond, la trappe s'est refermée. Oh non ! quel con je suis, la gamelle d'hier ! Trop tard.

Déçu par ma bêtise et la nourriture manquée, je boude dans mon coin, indifférent à la meute qui gronde et gargouille dans mes tripes. Une petite odeur de café s'il vous plaît, rien qu'une ! Je décide que c'est ramadan et que peut-être à la nuit tombée... En attendant je suis mort de soif et hier soir j'ai déjà pissé très jaune. De l'eau, pourquoi ne m'en donnent-ils pas ?

J'ai remarqué que les chiottes se vidangent trois fois dans la journée. Le soleil monte, ma bouche est si pâteuse que même ma salive n'y suffit plus et je lorgne maintenant vers cette unique source du précieux liquide.

Ma répugnance s'estompe à mesure que grandit ce besoin vital : boire. Je m'assieds près de la cuvette, gamelle à la main et attend pendant que, privilège de l'inaction, mon esprit vagabonde. Jamais

je n'aurais pu imaginer une situation pareille dans ma vie antérieure, car j'en ai eu une puisque je me souviens de mon enfance, du lycée et mes premiers émois, de l'école d'infirmier, d'un passage chez les pompiers et des missions humanitaires en zone de conflit, mon choix. Ai-je été capturé par des terroristes? Quand a eu lieu *le trou*? combien de temps a-t-il duré? des jours? des mois? des... années?

Les borborygmes de la canalisation me ramènent au présent, vite la gamelle sous la bordure de porcelaine, il me faut repérer là où l'eau coule le plus. Alléluia! je récupère un bon quart de litre que je bois d'un coup, c'est trop bon et j'ai trop soif, on verra bien ce soir.

Je comprends maintenant l'expression *eau source de vie*.

J 4

Une routine commence à s'installer. Comme je ne peux boire l'eau du matin qui coule alors que ma gamelle pleine de soupe vient d'être glissée par la trappe, je comprends qu'il me faut faire mes besoins naturels juste avant si je veux éviter plusieurs heures de pestilence. Ce premier jet de la chasse sert aussi à me laver, car bien sûr il n'y a pas de papier pour se torcher. Me sentir merdeux me rend misérable et je n'hésite plus, il faut faire vite, ensuite je me rince les mains dans l'eau *propre* du fond de la cuvette.

Comme personne n'est encore entré dans la cellule, j'ai toujours l'os et n'oublie pas de graver un autre bâtonnet, le quatrième. Hier soir j'ai pris soin de laisser la gamelle près de la trappe après avoir bu un autre quart de litre et il n'y a pas eu d'incident. Gamelle prise, gamelle remplie, trappe qui claque, le seul son que j'entends chaque jour avec celui de la chasse d'eau et parfois le cri d'un oiseau qui traverse le ciel, libre, lui, et moi en cage.

Quelle chance d'avoir une ouverture vers l'extérieur, la sensation d'enfermement est atténuée par le sentiment de rester relié au monde, si étriqué soit-il. Cette pen-

sée me rend de bonne humeur et m'accorde un regain d'espérance. Dans mes souvenirs, rien ne m'indique que j'ai été un hors-la-loi, un malfrat, un violeur, un pervers ou un opposant politique. ILS ont dû se tromper de personne et tout va s'arranger.

Le soleil déjà bien haut mais encore visible renforce mon optimisme. Ses premiers rayons renvoient l'image des barreaux de la fenêtre sur le mur et j'en conclus que celle-ci est orientée à l'est. Mais l'astre grimpe très vite et à midi, heure de la deuxième chasse d'eau, l'ombre de l'enceinte extérieure disparaît, ce sera mon horloge solaire. La moiteur tiède de la nuit se transforme en chaleur poisseuse au fil des heures, heureusement un toit ou un étage au-dessus de ma cellule me protège un peu car le plafond ne s'échauffe pas.

L'ombre de l'après-midi dissimule mal mon ennui. Où est ma vie d'avant? J'étais libre, je voyageais, je parcourais de grands espaces, mais surtout j'agissais. Dans mon métier, je rencontrais des tas de gens coincés dans des vies-prisons, liés aux caprices de leurs destins par les guerres, les catastrophes ou les maladies. Je pense aussi à mon grand-père, berger des alpages devenu contre son gré ouvrier dans un abattoir. Maintenant je comprends son suicide, et la mélancolie monte avec la nuit.

J 5

Trappe qui s'ouvre, glissement de l'alu sur le béton, trappe qui claque, chasse d'eau qui chuinte, ainsi se déroule la liturgie sordide du rituel matinal... Le silence revenu n'en paraît que plus épais. Mes gestes se font mécaniques. Après avoir léché la gamelle, je passe encore consciencieusement le doigt tout au long de l'angle du bord pour sucer les dernières gouttes insipides, par instinct de survie sans doute, car j'ai vraiment besoin de calories et toute protéine est bonne à prendre.

Au règne de l'immobilisme, le moindre mouvement est vite repéré. Je viens d'apercevoir un fil sous l'arrondi de la cuvette du chiotte, il a bougé j'en suis sûr. Intrigué, je me fige. Il disparaît, mon attention se focalise. Le revoilà accompagné d'un second ! Fins et assez rigides, ils s'agitent sans tenir compte de la gravité. Des antennes ? un insecte ?

Lever de rideau, l'acteur apparaît et s'expose, théâtral, costume queue-de-pie aux éclats chatoyants de sienne brûlée. Il en impose et il le sait, immobile maintenant sur la scène en attente des ovations du public. J'applaudis spontanément. Surpris par le claquement de mes mains son

corps se fige, sauf ses antennes, deux godilles brassant des effluves invisibles.

Me sent-il, me voit-il ? ma science des cafards, car c'en est un, est limitée. Celui-ci est énorme, un peu plus menu mais aussi long que mon pouce, ses pattes sont hérissées de poils raides, une capuche rigide protège l'arrière de sa petite tête chauve et luisante où brillent deux disques noirs, ses yeux. Il me fait immédiatement penser à un moine et, c'est bête, cela me rassure.

Il semblerait que t'as un compagnon, mon gars, mais t'as pas l'air d'avoir saisi, c'est pas ce que tu voulais ? La phrase de la petite voix fait son chemin entre mes neurones. Un compagnon ! mais oui, t'as raison la voix.

Envolées mes idées précédentes au sujet des calories, je ne me sens pas l'âme du bagnard Papillon qui mangeait sans remords ni dégoût tout ce qui passait à sa portée. Non, l'idée d'un interlocuteur, celle de partager un espace est bien plus intéressante et tant pis pour mes muscles. Je souris au soleil qui à cette heure matinale éclabousse déjà le sol. Quel précieux cadeau m'est tombé du ciel ! je ne suis plus seul !

Lorsque je reviens au cafard, celui-ci a disparu. Un gros doute s'impose, ai-je halluciné ?

J 6

C'est Noël! Juste après le rite de la gamelle, la trappe s'est ouverte de nouveau et j'ai pu apercevoir la main qui a glissé mon cadeau. Et quel cadeau! rien de moins qu'un épais cahier d'écolier avec un stylo bizarre, d'un seul bloc, très épais et la pointe encrée sortant à peine. J'y suis, impossible de se poinçonner avec ça, ils sont malins.

J'ouvre avec précaution les pages rayées de bleu, identiques à celles que je remplissais avec enthousiasme en classe primaire. Ce détail me rend nostalgique et je soupire, j'aimais l'école tout autant que le retour à la maison.

Mais pourquoi cette soudaine générosité? Aucune idée et j'abandonne vite la recherche d'une explication, aujourd'hui j'ai de quoi m'occuper. Sur l'envers de la couverture, je reproduis mon calendrier car le bout d'os qui me servait à le graver est usé et aucun autre n'est apparu depuis dans la soupe. Ce sera une page par jour, pas plus, je ne sais pas pour combien de temps je suis enfermé (je n'ose penser en années) et le cahier n'a qu'une centaine de feuillets. D'abord remonter au premier jour avant que je n'oublie: j'écris petit et peine un peu avec ce stylo obèse.

Pause bienvenue d'approvisionnement en eau. Mes gestes sont précis, l'humiliation et l'écoeurement du début sont partis, c'est fou ce qu'on s'habitue vite au plus invraisemblable.

Le soir, alors que j'ai presque fini d'écrire, je reçois une visite. Marcel! ce prénom sort de ma bouche de lui-même. Marcel le cafard, ça sonne bien ma foi. Marcel, donc, sort de sa cachette, une fissure au pied du chiotte, et avance prudemment avant de stopper à cinquante centimètres de mon pied nu. Ses antennes brassent l'air tranquillement mais continuellement tandis que je lui raconte l'extraordinaire évènement du jour qui, je suis sûr, intéresse aussi les cafards même s'ils ne savent pas lire. Je me tais, il s'en va.

Quelle journée! je me roule en boule sur le sol en chantonnant *la cucaracha*. Maintenant nous sommes deux.

J 7

Voilà une semaine que je suis enfermé, je n'ai presque plus de courbatures dues au béton de mon *lit* et ma routine, ce mot terne mais rassurant, est devenue le radeau auquel le naufragé que je suis s'accroche. Lever dès l'extinction des premières étoiles, besoins dans la cuvette, trappe et gamelle à l'aurore, chasse d'eau, déjeuner (la moitié de la soupe), toilette, exercices et méditation dans le carré de soleil du matin, finir mon écuelle et guetter la seconde chasse d'eau pour boire... L'après-midi est moins simple, comment meubler environ six heures? Faire une sieste, observer le ciel, ruminer... Enfin, au crépuscule, guetter la dernière chasse d'eau et ne pas oublier de reposer la gamelle près de la porte.

Mais je n'ai pas rêvé, le cahier est bien là à mon chevet, le stylo bibendum posé sur lui et maintenant, je peux écrire et discuter avec Marcel s'il apparaît, une énorme amélioration.

Ma vie s'organise donc. Et voilà que me vient l'idée d'aménager mon *appartement*. Sur une demi-page, je dessine un rectangle et place la fenêtre. Ma chambre est le recoin où j'ai pris l'habitude de m'allonger, les chiottes sont rebaptisées

salle de bains. Et puis, côté porte, il y a le self-service près de la trappe, prolongé par la salle à manger à l'opposé du chiotte. Reste le centre transformé en salon bureau pour écrire, ou en plage pour mes exercices et la méditation, à moi d'imaginer le sable chaud sous mes fesses et le murmure du grand large... Mon monde est décidément bien rabougri.

Marcel arrive tard. Je lui montre le plan mais il est davantage intéressé par les gouttes de soupe que je lui sers sur le béton. Mon bavardage incessant n'a pas l'air de le déranger mais ne l'excite pas non plus. J'y suis ! il a peut-être des ennuis lui aussi, une querelle de territoire, des problèmes familiaux ? J'aurais aimé avoir fait des études d'entomologie pour en savoir davantage sur son monde. Qui, des deux, est le moins malheureux ? Tss, tss, question idiote, pas vrai ? Je sais, petite voix, je sais, mais me préoccuper pour un autre me fait du bien.

J'ai un blanc, me voilà obnubilé par les croisillons de la grille de fenêtre. Le temps s'est arrêté, je ne vois plus qu'eux. Les croâ-croâsillons s'envolent du nid, chante la petite voix dans ma tête. Si j'en étais un, je serais libre, réponds-je sans penser à l'absurdité de la phrase. Mais tu es livre, ton histoire s'écrit tous les jours... J'ai dit liBre, espèce de sourdingue! Sourde et dingue pas plus que toi, mon ami...

Ma petite voix est en train de beuguer! celle qui me tient compagnie, celle qui est un peu comme une mère veillant sur moi, la voilà qui fout le camp! Qu'attends-tu, qu'espères-tu dans cette cage de béton? Tais-toi, tu dérailles! Raille autant que tu veux, ne vois-tu pas que tu ferrailles contre toi-même?

Grosse sueur froide, panique qui monte, est-ce que je deviens fou? Je m'agenouille, paumes moites à plat sur le sol, respiration saccadée. Une crise d'angoisse...

Me suis-je évanoui? possible car je ne me souviens pas de m'être allongé bras en croix sur le dos. Je m'assieds, faible et nauséux, j'ai froid. À quatre pattes, je me traîne vers le coin de ma *chambre*, bras serrés autour de mes jambes, menton sur les genoux.

Des gens sont morts de fatigue, morts de
froid, morts de rire, morts tout court, moi
je suis mort de manque, un mort-vivant
qui se zombifie lentement.
Dans ma tête, un grand vide.

La crise est passée mais je me sens faible et sans appétit, une aubaine pour Marcel qui avance vers une généreuse portion en portant ses longs appendices comme s'il était le porte-drapeau des petites nations, celles que les humains écrasent tous les jours soit sciemment soit par maladresse. J'arrive à sourire avec une certaine tendresse. L'a-t-il perçue ? Il s'approche de mes doigts poisseux qu'il palpe fugacement de ses antennes avant de filer vers sa tanière. Gros kif de la journée !

Je me dénude et m'étale sur la tache de soleil matinal. C'est chaud, c'est bon, je somnole, bientôt plongé dans un rêve érotique qui m'emmène à mille lieues de la fange des hommes.

Sursaut, angoisse de nouveau : suis-je enfermé parce que j'aurais violé une femme ? Cette possibilité m'effraie, d'abord moralement, quel monstre serais-je devenu ? Si c'est vrai t'en as pour longtemps, comme je t'ai averti en entrant ici, tu te souviens ? Merci pour ton encouragement, la voix, pour l'instant j'invoque la présomption d'innocence, peut-être ne suis-je qu'un malade mental ? Mais eux, on ne les met pas en cage, on les soigne, hein ? Les borborygmes des tuyaux effacent immédia-

tement la conversation avec moi-même, l'eau arrive.

À l'heure du coucher, j'ai droit à un autre cadeau, une vieille couverture militaire passée par la trappe. Piège ou pas? pourquoi tant de générosité?

La tourmente qui approche apporte la réponse. Quelques lucioles ambassadrices errent dans la nuit, annonciatrices d'une pluie torrentielle qui s'abat brutalement du ciel, l'air vibre sous le tonnerre, des éclairs zèbrent les bourrasques de vent mêlées d'eau froide qui franchissent les barreaux. Je me réfugie sous la couverture, à sa façon tombée du ciel elle aussi. L'orage dure, j'en arrive à apprécier son intrusion dans ma monotonie et je m'endors assis, bercé par ses tambours.

J 10

Maman,

si tu savais combien j'ai besoin de toi. Tous ces jours sans parler ni voir personne ressemblent à un marais brumeux où je m'enfonce de plus en plus, englué dans un présent que je ne comprends pas. C'est dur, tu sais. Dans mon enfance, tu étais toujours là pour me rassurer, alors je t'écris cette lettre que tu ne recevras jamais, mais qui me fait du bien, ce doit être ça la magie de l'amour maternel.

J'évoquais ma jeunesse. Ce que j'en ai retenu ? la curiosité et la liberté, dont le manque à présent a un goût d'amertume. Essayer, ouvrir, oser, explorer, surmonter la peur, risquer... quitte à avoir un genou écorché badigeonné de mercurochrome. J'ai l'immense chance d'avoir toujours été soutenu, encouragé, consolé.

Dans un tel terreau, une petite graine a germé en moi, s'est épanouie en belle et robuste plante, la liberté. Celle qui conduit ma vie m'a enseigné les beautés du monde, a développé ma vocation d'infirmier, m'a poussé à m'engager dans l'humanitaire. Maintenant, ici, elle est toujours dans ma tête, personne ne peut me l'enlever. Ces murs ne sont rien, m'en évader est facile.

Quelle ironie, maman, habituée que tu es à mes absences prolongées à travers le monde, tu dois ignorer complètement ce qui m'arrive. J'en suis heureux, ainsi tu penses à moi sans avoir à subir les affres de l'attente en pensant au pire.

Je m'imagine dans ton jardin où nous passions beaucoup de temps à nous émerveiller des générosités de la nature. Cette fois-ci, je suis en train d'arroser une fleur qui se nommerait espoir, voilà mon ressenti après ces quelques lignes... merci maman.

Ton fils qui t'aime

J 11

Hier j'ai écrit une lettre à ma mère, dis-je à Marcel en train de lisser ses antennes après le déjeuner, et toi? as-tu connu ta mère aussi? comment ça se passe chez les bébés cafards? Attends, pas de lait et ta carapace n'incite pas aux câlins, je sais au moins ça, ah si tu savais la douceur et la chaleur de la peau humaine! tu vois, il me suffit de fermer les yeux pour retrouver l'odeur maternelle, les chatouilles des cheveux sur mon nez, le satin d'un sein sous ma paume, le... Tss, tss, t'emballe pas mon mignon, ton monologue face à un cafard est très joli, t'es poète toi, OK ça peut t'aider mais tes divagations absinthiques vont te faire perdre la boule si tu en abuses, parole de petite voix. Celle-là, je ne sais si la considérer comme une amie ou bien une emmerdeuse.

Mes souvenirs sensoriels m'incitent à la philosophie, et j'examine avec ses lunettes l'environnement qu'on m'impose. Tout est mono ici, monochrome du béton, monocorde du silence, *monoguesie* de la nourriture, monotonie des jours... Je cherche des adjectifs synonymes de ce dernier mot, et là, bizarrement c'est pléthore! Morne, uniforme, terne, en-

nuyeux, plat, insipide, barbant, triste, égal, froid, assoupissant, voilà ce qui m'entoure.

La liberté n'est pas seulement *faire* ce que l'on veut, aller où l'on veut quand on veut. Sa privation engendre un manque auquel le citoyen moyen ne songe même pas.

Manque de l'autre et des petites choses que les personnes libres ne voient plus : se laver, s'asseoir à table, choisir, converser, s'engueuler, travailler, créer, capter un regard enfantin, voler un sourire...

Manque de la diversité des couleurs, de la nature, des occasions, des chemins à prendre, des arbres de la forêt, du vent du large...

Manque de ce qui fait l'essentiel de la vie : y participer. M'en exclure est me condamner à ne pas vivre pleinement, autre définition de mourir. En ce sens sont aussi des prisons les maladies, mentales ou pas, les E.H.P.A.D., l'éducation, la religion, l'armée, la famille suivant les cas, tout ce qui isole du bouillonnement du monde.

Ce manque, je le ressens terriblement. Jusqu'à quand ?

J 12

Ce matin j'ai mal au ventre et ne me sens pas bien, nourriture ou effet psy? Alors que je rumine dans ma crasse, un papillon passe entre les barreaux et virevolte autour de moi. Une visite! quelle émotion!

Je n'ose bouger et l'observe. Je me suis toujours demandé si ce vol erratique était dû au manque de contrôle d'ailes aussi énormes par rapport au corps frêle de l'insecte, ou n'était que le reflet d'un caractère inconstant. Papillonner est rarement bien vu dans notre société momifiée par tant de normes, l'imprévisibilité inquiète. Cet insecte est pourtant capable de s'adapter à son environnement au point qu'un papillon argentin, m'a-t-on dit, imite le vol du colibri pour ne pas se faire gober par les autres oiseaux. Importé par accident en France, il m'a royalement dupé la première fois que je l'ai vu sur les géraniums de ma mère.

Celui qui vient de se poser sur ma main tendue n'en est pas un et je ne le connais pas. Sa trompe tâtonne sur ma peau à la recherche du sel de ma sueur. Ses ailes aux ocelles orange vif lisérés de noir et enchâssés de bleu métallique s'ouvrent et se ferment avec la régularité d'un métro-

nome, effacent le gris des murs, goment le béton. Je suis hypnotisé, ma fascination me projette instantanément dans le passé.

Me voilà, gamin, dans le jardin de ma grand-mère, de ces jardins utilitaires, qui produisent parce qu'on les laisse s'accommoder à leur guise. Les sentiers étroits se font de plus en plus tortueux au fil du temps et des pas, les plantes sont exploratrices et se ressèment où bon leur semble, sans oublier la communauté des taupes, mulots, musaraignes, couleuvres, hérissons, merles, troglodytes, scarabées, abeilles et bourdons, papillons, fourmis et autres petites bêtes, un microcosme d'une joyeuse cacophonie de senteurs et de couleurs où l'on respire la liberté. J'en faisais partie lorsque j'allais chaparder les cerises, les castilles rouges ou blanches, les poires juteuses. Ma grand-mère le savait, jamais elle ne me l'a reproché. Enfant, j'étais libre.

Et merde ! me voilà qui chiale. Papillon, ne pars pas. J'avance doucement vers la fenêtre et passe la main entre les barreaux. Ses ailes frémissent sous la brise, liberté fragile qui s'envole.

Mon mal de ventre a disparu.

J 13

Maurice n'apparaît pas, ma petite voix a dû s'envoler avec le papillon de la veille. Plus de nouveauté, la routine s'encroûte et le cruel rituel de la trappe supposé me rappeler mon enfermement m'indiffère, seule me taraude la même sempiternelle question : combien de temps encore ?

Je pense à la statue de marbre emprisonnée par le regard des gens, au coquillage fossile figé dans sa gangue de calcaire... comme eux, je suis empêtré par les pierres de ces murs, englué dans six mètres carrés. Cellule, cage, nasse, filet, barreaux grille, barbelé, tour de guet, porte blindée... les mots affluent soudain, où me mènent-ils ? D'autres arrivent, se pressent, s'étirent devant moi en procession et je saute à cloche-pied sur chacun d'eux... Carcan, chaînes, anneaux, paroi, plafond, puanteur, moisi, rat, crasse, poux et puces, obscurité d'un tunnel et la lumière glauque au fond qui semble inatteignable, faim, déjection, noir, asphyxie, solitude...

La locomotive enfumée de mon esprit fonce sur les rails de la déchéance. Ou de la folie. Stop ! Un aiguillage devant avec un panneau qui lit *oubli*. Et les mots défilent de nouveau sur cette voie

du manque : arbre (dans une forêt), mer, vent, horizon (360 degrés, merci), pluie sur le visage, œuf sur le plat (deux s'il vous plaît), verre de pinard (un bourgogne 12° ira bien avec moi), camembert bien coulant, odeur des bois, odeur d'une femme (les deux enivrent les sens), un ami qui me téléphone, les cris d'une cour d'école, une douche chaude (et interminable)...

Et aussi la foule du métro, les pubs idiotes, le connard sur la route, le supermarché que je déteste. Arrête, arrête-toi!

Blanc.

Pour me calmer, je songe à une banquise, neige pure et froide, aucun relief. L'hallucination s'évapore dans la brume.

Je jette le cahier et m'assieds sur la plage tandis que mon cerveau rassemble mes idées éparpillées. Pfff ! quel trip ! Cassé, rompu, hébété, je subis maintenant la vague des sentiments qui montent, écumeuse de rébellion, frustration, haine, vengeance, suicide, désespoir, mais aussi quelques embruns d'espoir et de résilience. Jusqu'où, jusqu'à quand pourrais-je supporter ? Ma route ondule par-dessus les collines du temps. Ça monte, ça descend, ça monte, ça descend. Tant que je serai enfermé, il me faudra faire avec.

J 14

Hier, j'ai été secoué, alors ce matin je m'accorde ce qu'ils ne peuvent m'enlever : un voyage dans mes souvenirs.

Je devais avoir treize ou quatorze ans, l'âge où l'enfance s'effiloche, se fissure, laissant apparaître une nouvelle écorce pâle et fragile.

Le logis familial avait été construit un peu à l'écart du bourg, dans un ancien champ de blé. Je me souviens encore des épis blonds alors que mon père échafaudait déjà les plans de sa future maison, et choisissait l'emplacement de son atelier, son domaine, sa chapelle même, où officierait sans entraves sa solitude. Mystère de l'équilibre des couples, ma mère était plutôt expansive, mais moi j'héritai de ce trait de caractère paternel.

L'ample terrain était bordé par une petite route qui s'inondait pendant l'hiver, par un champ à vaches, et par une ancienne voie envahie de ronces et d'orties qui m'intéressait beaucoup. Tout un réseau de chemins plus ou moins creux reliait autrefois les fermes les unes aux autres et avait été délaissé au fil du temps et de la modernité, un mot très important depuis la fin de la guerre, signe d'une nouvelle ère porteuse d'espoir et de progrès.

En son nom, on avait détruit les haies du bocage, rassemblé les parcelles, nivelé le paysage, enthousiasme et taille des tracteurs grandissaient ensemble. Mon père, amoureux de la nature – un point commun avec ma mère –, y avait participé activement en gagnant sa vie avec un Caterpillar sans y voir de contradiction. Il est vrai que le mot écologie n’existait pas encore dans notre milieu à la fois artisan (par mon père) et paysan (par ma mère). Lui qui abattait des kilomètres de haies avait ainsi défendu l’ancien chemin, autant sans doute pour conserver une barrière naturelle que par amour des arbres, et il plantait soigneusement chênes, pins, bouleaux, érables ou saules sur son terrain.

Enfant, on m’envoyait souvent dans la ferme de ma grand-mère pour soulager ma mère occupée par une progéniture qui augmentait tous les ans, et j’acquis ainsi toutes les bases pour devenir explorateur de ces lieux abandonnés, ce que je faisais pendant les vacances en revenant de l’internat. Quel contraste entre la vie rigide de ce lieu-prison et la liberté que je retrouvais dans la nature ! Pas étonnant que je disparaissais pendant des heures, insensible au froid ou à la pluie, bataillant avec les ronces, les amas de branchages et les saules poussés aussi serrés qu’une sortie de messe le dimanche. Je m’y faufilais, écoutais les oiseaux, apprenais à discerner un merle d’une grive, cherchais

leurs nids, humais le parfum des fleurs et des plantes en écrasant les tiges entre mes doigts, observais les formes et les couleurs des troncs et des champignons, taillais un arc ou un bâton avec mon couteau... Je n'aurais pas été plus dépaysé en Amazonie.

Un jour d'automne pendant les vacances de la Toussaint, je remarquai des sentiers bien propres zigzagant sous les branches mortes amoncelées entre les fossés remplis d'eau. À l'époque, je me délectais des aventures de Raboliot ou de Rouget le braconnier, personnages aussi imprégnés de nature que réfractaires à l'autorité, deux héros auxquels je m'identifiais parfaitement, en particulier avec le second, et que le curé du village avait mis à l'honneur au théâtre. J'eus alors l'idée de les imiter, retournai fouiller dans l'atelier de mon père et revins poser un magnifique collet en fil de laiton tiré d'une vieille dynamo. Cette nuit-là j'étais chasseur, comme Rouget, comme mon grand-père que j'accompagnais pour tirer un lièvre ou un faisan, un vrai, pas de ceux d'élevage qui accourent pour quémander du grain comme maintenant, et qui terminait dans la marmite de la grand-mère. Bien que n'ayant jamais tiré moi-même, je ressentais de la fierté en lui tendant le gibier.

Au matin, je n'eus pas la patience d'attendre et filai après avoir englouti une tartine de beurre plongée dans un bol

de chocolat. Je m'approchai doucement, cherchant l'endroit exact. Rien d'autre qu'un humus noir entre des branches mortes. Soudain, un frisson affolé d'une bête prise au piège et sentant le danger. Un ragondin ! j'avais pris un ragondin ! Il se débattait en vain, ne criait pas, et je ne voyais pas sa tête. Submergé par l'adrénaline du chasseur devant sa proie mais ne voulant pas me faire mordre, je tirai sans réfléchir davantage sur le fil de laiton pour l'étrangler, longues minutes d'effort vides de pensée, ailleurs dans un monde de mort, et ne relâchai que lorsque cessèrent les mouvements saccadés de sa fourrure brun foncé. Haletant, j'extirpai le corps flasque et pesant hors des branchages et rentrai à la maison avec mon trophée, l'écorchai, étirai la peau sur une planche, et enterrai les chairs dénudées. Mes parents ne dirent rien ou je ne m'en souviens pas.

Ma mère me demandait bien d'assommer un lapin du clapier de temps en temps, tuer un animal pour le manger était habituel et normal. Mais le ragondin ? Que m'était-il passé par la tête ? Ce n'est que dans mon lit qu'arriva la honte d'avoir supprimé la vie d'un être qui ne m'avait rien fait ni rien demandé, et dont la mort avait été parfaitement inutile. Je n'ai jamais oublié et je lui dois au moins ça, au ragondin.

Grosse angoisse soudaine : ai-je assassiné quelqu'un ? T'en penses quoi toi Marcel ?

J 15

Cauchemar cette nuit. Poursuivi par un ragondin géant, je lui ai échappé en plongeant dans la cuvette du chiotte et me suis réveillé en sueur...

Pour aller aux enfers c'est par là! Ça suffit la voix, moque-toi si tu veux et vas-y toi-même, pas question d'y descendre, tu vas voir comment aujourd'hui je me bouge le cul!

D'abord la goutte de soupe sur la table de Marcel. Il connaît les horaires, le petit futé, et avance déjà vers son festin journalier, au moins un qui apprécie ce brouet. J'enlève mon pyjama raide de crasse pour être libre de mes mouvements et commence par des étirements. Mes doigts effleurent le plafond, attrapent mes orteils, s'écartent pour mieux masser mes cuisses, mes jambes, mes bras, mon torse, mon ventre... Mon sang s'active, mes muscles s'assouplissent. Allez, des pompes! 1,2,3,4,5... sur le bout des doigts! 11,12,13,14,15, claquées maintenant!... je m'écroule au bout de deux douzaines, pas mal.

Je m'assieds pour récupérer, dos au soleil qui monte. Marcel ne s'est pas enfui. Il pose son arrière-train et se dresse sur ses pattes avant, trop comique! Tu veux

en faire toi aussi? J'enchaîne les exercices en me cognant souvent contre les parois de cette boîte que je hais. Comme j'aimerais courir en forêt, griffé par les ronces, fouetté par les herbes, giflé par les branches! ou encore nager en mer, baigner dans son immensité, rouler avec les vagues! Calma amigo, ton corps se sent mieux, c'est déjà beaucoup, respire et ne loupe pas ta ration d'eau du midi.

La gymnastique matinale m'a épuisé. J'ai perdu du poids évidemment et je dois être déshydraté aussi.

L'après-midi contemple une larve somnolente étalée sur la couverture.

J 16

Un grondement de jugement dernier, soudain, énorme, me réveille et m'envoie me recroqueviller dans un coin, suant de frousse, c'est quoi ça? Le béton vibre sous la poussée du son, mon corps entier frémit, transpercé par des millions d'aiguilles de basse fréquence. Un tremblement de terre? un volcan? Des effluves de feu et de matières carbonisées semblent le confirmer.

Le monde va-t-il s'écrouler? ma cellule va-t-elle me sauver comme celle du prisonnier de Saint Pierre au pied du mont Pelé? ou bien un chalumeau géant va venir me griller et m'envoyer aux enfers? Une lave imaginaire se déverse entre les barreaux et moi je suis le ragondin pris au piège, totalement impuissant.

Le bruit s'affaiblit, s'amenuise, remplacé par un silence lourd et suspect. J'attends, le cœur battant la chamade, incapable de deviner la durée de ce cauchemar, en attente d'une réplique.

Mis à part les sons du vent, de la pluie, de l'orage, ou ceux occasionnels d'un oiseau, c'est la première fois qu'arrive un bruit venu de l'extérieur et celui-là n'était pas rassurant du tout.

J'ai dû m'endormir car je suis réveillé par le claquement de la trappe. Que s'est-il passé cette nuit? J'ai eu peur de mourir, peur de subir l'enfer d'une mort douloureuse. La petite voix ricane: l'enfer, tu es déjà dedans mon ami, et ta mort se concocte à petit feu...

Pour une fois, elle a raison.

C'est alors que je m'aperçois que j'ai pissé de trouille dans mon pyjama.

J 17

Après cette nuit angoissante (ai-je rêvé? serait-ce dû à la déshydratation?), des pensées sombres traînent dans ma tête comme un mauvais brouillard matinal.

Ne pas savoir pourquoi je suis enfermé, ne pas savoir jusqu'à quand, ça me tue, la monotonie des jours déchire en lambeaux ma notion du temps, l'absence de bruit me donne des acouphènes... En y réfléchissant, toute cette oppression rend mes angoisses prévisibles et presque normales.

Je m'assieds en tailleur sur la plage pour méditer. Jamais je n'aurais pensé donner autant d'importance à Marcel ou au papillon de la semaine dernière, et je m'aperçois que la moindre petite chose peut déclencher de l'intérêt si l'on y pose un regard neuf.

Et le silence? sa chape poisseuse m'écrase, le son d'une voix humaine me manque terriblement, le besoin de l'autre aussi dans sa trivialité de tous les jours, que je ne remarquais plus ou qui m'agaçait parfois. Où sont-ils? Ne parle-t-on pas d'un silence de mort après une bataille? Suis-je un cadavre?

J'explore mes souvenirs devenus de véritables balises, mes uniques repères...

Seul au milieu d'un immense lac de sel, j'ai connu trois jours de silence total, mais contrairement à celui de ma cellule, celui-ci était empli d'espace et de lumière, il ne pesait pas mais enveloppait. Immergé dans sa présence palpable, je l'ai baptisé silence cathédrale, car il y a une part de sacré à se sentir ainsi relié à notre belle planète.

Comment n'y ai-je pas songé avant ? Dorénavant, il me suffira d'ouvrir une fenêtre dans mon esprit pour m'évader, rien de plus.

La petite tête de moine de Marcel qui vient d'apparaître oscille comme pour approuver. Holà camarade ! l'animal social que je suis et qu'on essaie d'étouffer te salue, à nous deux on les aura !

J 18

Mes élucubrations de la veille m'ont fait du bien, j'ai envie de continuer aujourd'hui. D'abord un salut au soleil en m'exposant à ses rayons, on le dit source de vie et je suis d'accord. Maintenant un petit tour sur mon lac de sel évoqué hier et je remplis le vide de ma cage en béton d'un silence qui m'enveloppe d'un cocon bienveillant. Whaou! je me sens incroyablement bien sur ma plage qui mérite encore mieux son nom ce matin.

Marcel a dû ressentir ce bien-être car au lieu de rentrer chez lui après la soupe matinale, il vagabonde, course, s'arrête, observe, palpe, repart comme un gamin enivré par l'air du large. Tiens, belle expression! c'est chouette les vacances, hein Marcel? Si je reprends les notes du cahier, notre rencontre date exactement de deux semaines, il faut fêter ça!

Et me voilà en train de lui chanter *La cucaracha* suivi de *Marcel, si j'avais des ailes* que chantonnait mon père adepte de Bobby Lapointe. Comme j'en ai oublié les paroles, j'improvise, je brode.

Tss, tss, que vois-je? un mec en train de faire la fête avec un CAFARD, t'es sérieux? Et toi, la voix à la moralité étriquée, ta myopie m'attriste, alors va voir ailleurs si

j'y suis!

Marcel suit attentivement ce bref dialogue avec moi-même. S'interroge-t-il sur l'insanité de la situation? sur notre impossible amitié? Il ouvre ses élytres et déploie ses ailes en un bond erratique qui – hasard ou destin – le dépose sur mon genou.

Mon corps se statufie, j'ai trop peur qu'il s'en aille, mais non, il lisse tranquillement son dos d'une patte tandis qu'il me sémaphore un message de ses antennes, j'en suis sûr.

Mon euphorie initiale se dérobe sous un tsunami émotionnel. Quelqu'un a porté son attention sur moi, une insignifiance a ouvert tout un univers, l'infini est une boucle.

Et je pleure doucement en un silence devenu dense de compagnie. Marcel, mon ami le plus cher.

J 19

Trappe qui s'ouvre, gamelle qui glisse, trappe qui se referme, flush du tuyau... rituel du matin dont la monotonie me lamine peu à peu, mon esprit s'enlise malgré mes efforts pour découvrir une quelconque stimulation.

Mes neurones desséchés se flétrissent et crient leur besoin d'eau. Je me dissous dans un état second mi-rêve mi-hallucination qui a l'avantage d'évaporer toutes les barrières. Plus de corps, plus de murs, j'oublie qui je suis, où je suis. Mon cerveau devient table rase, un reset dirait l'informaticien, une méditation profonde dirait le moine bouddhiste.

Me voilà goutte d'eau s'élançant du glacier en haut de la montagne, glissant sur la moraine noire pour rejoindre mes compagnes. Me voilà ruisseau dansant dans les alpages, chantant sous le soleil, abreuvant les troupeaux. Me voilà ruisseau dévalant la pente ombrée de la forêt, ricochant et trébuchant entre les racines. Me voilà torrent rugissant, fonçant vers la vallée, virevoltant et jaillissant entre les blocs rocheux. La vallée, enfin. Je m'étale, je sinue, je clapote sous la caresse du vent. Devant moi un barrage à sauter, mais les vannes s'ouvrent brusquement dans un

énorme bruit de chasse d'eau...
Merde! les chiottes! Trop tard, ma précieuse eau du midi est partie. Sous la brutalité de l'éveil, mon pouls s'accélère, ma respiration siffle tandis que je contemple la cuvette d'un regard bovin.

J 20

L'aube n'a pas encore pointé le bout de son nez. Un coup sec suivi d'un grincement me réveille, c'est quoi ce bordel ? Le faisceau d'une lampe puissante m'éblouit tandis qu'un coup de pied m'intime très concrètement l'ordre de me lever. Je comprends enfin l'origine du bruit, la porte s'est ouverte pour la première fois, que me veut-on ? va-t-on me libérer ? Folle idée qui accélère mon pouls. Un sac s'abat sur ma tête, on me pousse, toujours aucun ordre, aucune parole, me voilà hors de chez moi, un couloir si j'en juge par les rares sons qui s'y réverbèrent, dont celui d'un objet métallique traîné sur le sol.

Déshabillé, sac arraché, lumière dans les yeux de nouveau le temps d'entrevoir un visage masqué, jet nauséabond qui me heurte en pleine face, on me retourne, même chose dans les cheveux et cagoule remise, on m'adosse au mur, jet de pulvérisateur sur tout le corps, une pique dans le flanc pour une autre volte-face, rebelle dans le dos.

La chose métallique crisse sur le béton vers ma cellule, pschhhhh prolongé, elle revient. Une forte poussée me culbute de nouveau à l'intérieur, la porte claque, c'est fini.

J'arrache le sac qui m'aveugle. La trappe s'ouvre, on pousse un pyjama puis un papier dans un jet de lumière : CAGOULE. Je m'exécute, la trappe se ferme, le bruit de la chose métallique s'éloigne.

Mon corps tremble dans la pénombre puante. Merde, une désinfection, voilà ce qu'ils ont fait ! Aussitôt je m'accroupis, tâtonne derrière le chiotte, Marcel, où es-tu ? Non, non ! les cafards ont une résistance légendaire, même à la radioactivité dit-on, Marcel, pas toi ! t'es où merde !

Ne trouvant rien, l'espoir revient, soit il se cache dans une fissure profonde – c'est fou les endroits où les cafards peuvent se glisser – soit il a eu le temps de fuir par la fenêtre. Oui, c'est ça, la fenêtre, c'est ce que j'aurais fait. Mes mains s'agrippent aux barreaux face à la nuit qui s'enfuit : Marceeeel ! Appel sans écho, ton copain est un cafard, t'as oublié ?

Écroulé dans un coin, je sursaute au bruit de la gamelle journalière. Voilà qui va le faire sortir de sa cachette, lui aussi le reconnaît. Le cœur battant, je pose un morceau de légume sur sa table et verse un peu de liquide près des barreaux, je suis sûr qu'il sera attiré. J'ai peur aussi qu'il ne prenne goût à la liberté, il pourrait certainement vivre mieux, là dehors. La honte me prend, quel égoïste je suis ! Marcelito, si tu es de l'autre côté, restes-y, je serais heureux que tu me fasses un petit coucou de temps en temps, on parlerait du bon vieux temps.

Tss, tss... tu déconnes, trop d'agitation d'un coup, va te recoucher. Tu crois que j'ai sommeil après ce qui vient d'arriver ? Va...

J'obéis à la voix mais mon cerveau gamberge toujours. Cette désinfection soudaine, routine administrative ou nouvelle torture psychologique ?

Un rayon du soleil déjà haut éclabousse le sol et me tire de la torpeur hypnotique engendrée par les questions qui tournent en boucle. Comment y répondre ? jusqu'où peut aller la cruauté humaine ?

Une nausée monte, mes tripes se tordent, l'intoxication sans doute, assis sur le chiotte, pris d'une sueur froide, je me vide en gémissant, me raccroche au son grave vibrant dans ma gorge, je ne sais pas pourquoi mais ça me fait du bien.

C'est alors que je la vois. Petite tache brune sur le gris du béton, c'est lui, je le sais. C'est fou comment on peut réagir devant un évènement inéluctable.

Marcel est mort et je ne ressens rien.



J 21

Tête lourde, j'émerge d'un sommeil cauchemardesque et le puzzle de mes pensées se reconstitue peu à peu.

Je sursaute. Marcel! Putains d'enfoirés, vous avez tué Marcel! Pourquoi, mais pourquoi les humains sont-ils si cruels, si ignorants des conséquences de leurs actes? La haine monte en moi, je la sens, noire, visqueuse, elle envahit mes tripes, grimpe vers mon cerveau, s'installe, mes yeux injectés ne voient plus que par elle. Rien de plus dangereux qu'une bête acculée, je suis fauve prêt à tuer, cobra chargé de venin.

La trappe s'ouvre et une main pousse la gamelle à ce moment précis. Dans un rugissement, je bondis contre la porte et écrase du talon l'ignoble tarentule rose. S'ensuit un hurlement, le volet se rabat et son rebord coince les doigts qui se retireraient. Je frappe de nouveau avant de reculer, haletant sous le shoot d'adrénaline. Les cris sont devenus gémissements. Qu'il souffre ce fils de pute comme il m'a fait souffrir!

Tumulte dans le couloir, je m'attends au pire, mais non, rien, la porte reste close, des pas s'éloignent. Une tache de sang semblable à celle du cadavre de Marcel

s'étale sur le béton. Bien fait pour vos gueules ! crevez tous !

Mes hormones se calment, mon humeur s'assombrit. Pourquoi ne sont-ils pas rentrés pour me tabasser ? Ne suis-je donc qu'un déchet malfaisant pour eux ? Mais s'ils me gardent, je devrais avoir une certaine valeur ? Et si je me suicidais ? voilà peut-être un moyen de les atteindre. Oui mais comment ? me cogner la tête contre le mur m'assommerait sans me tuer, je ne peux ni me pendre ni me noyer dans la cuvette, ni m'étouffer.

Tss, tss, tout doux mon gars, tout doux... va admirer l'aurore flamboyante du monde libre par la fenêtre, va...

J'obéis à la voix comme un zombie. Les premières lueurs caressent mon visage, le ciel encore rose dilue le noir de mon regard. Je chiale comme un gamin. Marcel, mon camarade !

J 22

Un crochet retire la gamelle vide.

On dirait que t'as au moins réussi à leur foutre la trouille, rigole la petite voix, ça c'est bien !

La trappe se referme. Et la soupe ? Quelques longues secondes, puis elle se rouvre et un quignon de pain roule dans la poussière. Merde, plus de gamelle ? et comment vais-je boire ? Chaque chose en son temps, ce pain est dur mais j'ai de bonnes dents et tout en mâchant, je pose machinalement une miette sur la table de Marcel, imbécile que je suis ! Alors, avec un peu de mie humectée d'une précieuse salive, je pétris une boulette et façonne une croix que je colle sous la fenêtre. Marcel, je ne vais pas t'oublier, tu seras toujours avec moi.

Assis à la japonaise et avant-bras posés sur la cuvette, mon regard se fixe sur la flaque du siphon. Te voilà héron en chasse, en chasse d'eau me susurre la voix, toujours aussi conne avec ses jeux de mots à la noix. Lâche-moi, il faut que je me concentre !

Une bonne demi-heure s'écoule, je n'ai pas bougé d'un pouce et cette position inhabituelle me fait mal, mais je suis trop

occupé à ressasser la suite des gestes à coordonner, une vraie check-list à mémoriser.

Enfin les gargouillis du tuyau. Je baisse la tête au ras du chiotte et place mes mains sous le rebord, paumes vers le haut, prêtes à recueillir le plus de liquide possible. L'eau jaillit, éclabousse, file entre mes doigts comme une anguille. Dans la hâte, je me cogne le front, mais réussis à boire quelques gorgées. Ils ne m'auront pas...

Le pain a une drôle d'odeur. Du moisi? autre chose? Je le regarde avec suspicion. Chercheraient-ils à m'empoisonner? Ils l'ont bien fait avec Napoléon. Je dis *ils*, mais qui sont ces *ils*? Des ennemis légitimes? des terroristes? des mafieux? Qui m'a capturé? pourquoi ne se montrent-ils pas? Veulent-ils une rançon? veulent-ils m'empêcher de révéler une vérité gênante? S'ils cherchent ma mort, pourquoi ne pas m'exécuter, ce serait si facile pour eux. Ils sont plusieurs et disposent d'une prison, je ne sais rien de plus, et ça, c'est très frustrant.

La boule de pain est toujours sur le sol, comme un champignon malfaisant. Soudainement, ce seul contact entre mes geôliers et moi me révolte, pas question que je joue leur jeu, plutôt mourir de faim!

Et si on m'avait kidnappé pour utiliser mon corps? Je suis en bonne santé et de constitution athlétique. Il y a peut-être, quelque part sur cette planète, un puissant quelconque avec une maladie de cœur, de reins ou de je-ne-sais-quoi qui s'assurerait d'avoir ainsi sous la main des organes frais et disponibles à tout instant. Peut-être que nous sommes des centaines

dans ce cas? Alors un jour ils me conduiront vers un bloc chirurgical, ils prendront un organe et le reste sera jeté à la poubelle?

Ou bien un laboratoire est-il en train de faire une expérience bactériologique cachée pour éviter la loi? Ils m'observent, c'est sûr, je le sais, peut-être que j'ai même un implant dans le dos, ça expliquerait mon omoplate douloureuse, ce n'était pas un coup.

Tss, tss, tu deviens parano, mon pauvre ami, je suis désolée de te le dire. Allez, calme-toi, si tu n'a pas envie de manger ce pain, laisse-le, il ne va pas s'enfuir en courant.

Toujours un sens de l'humour particulier celle-là.

Une seconde boule de pain roule et heurte celle de la veille. Mon esprit s'envole immédiatement vers la plage où nous jouions à la pétanque, mon père et moi, pensée stupide mais réconfortante. Je m'aperçois qu'hier je déconnais, et puis j'ai faim. Double ration, un luxe!

Je m'octroie un long mastiquage, autant pour faire durer le plaisir que pour humecter la mie d'une salive rare, et Marcel n'est pas oublié, ration double pour lui aussi.

Je mâche ainsi, exposé nu au soleil matinal car je ne supporte plus ce pyjama puant. Les deux boules y passent, et pour la première fois depuis que je suis ici, je suis repu.

La trappe s'ouvre de nouveau, je panique, quoi encore? La couverture réapparaît! Mes soupçons reprennent le dessus. Les derniers souhaits du condamné à mort? J'attends, inquiet. Rien.

Mon *plaid* étalé sur la plage, je m'allonge sous le tout petit bout de soleil qui reste et va bientôt disparaître. S'endormir le ventre plein, un délice.

Et voilà, j'ai encore raté l'eau du midi, quel con! Le pain a gonflé dans mon estomac et la soif se fait intense. Tant pis,

j'y vais. La paume en creux, je retire l'eau du fond de la cuvette, et bois plusieurs gorgées en même temps que ma honte d'être arrivé si bas. Je ne suis pas fier mais désaltéré et je comprends que les impératifs du corps ont priorité sur l'esprit quand il s'agit de survie.

Je muse en regardant filer les nuages chevauchant une brise agréable. Le vent ! comment n'y ai-je pas songé plus tôt ! Vite, le cahier. Envahi d'un fol espoir, je griffonne quelques lignes d'un S.O.S. maladroit, déchire le feuillet et le largue par la fenêtre.

Mon cœur bat la chamade. Qui sait ?

J 25

J'ai fait mes besoins comme d'habitude mais la chasse d'eau n'est pas au rendez-vous, bizarre qu'ils aient ainsi cassé le rituel du matin. Mon odeur corporelle, je ne la sens plus et c'est tant mieux, mais là, c'est autre chose, ça schlingue grave.

Le pain arrive pendant que j'essaie de respirer l'air entre les barreaux, tant pis, je vais faire comme les perroquets, avaler à sec.

Midi, enfin je suppose car la chasse n'a toujours pas fonctionné, pas question de la rater, alors je m'assieds et je veille, en embuscade le nez au-dessus de la merde, l'esprit vagabond loin de ce tableau. La vie est certainement belle quelque part en ce monde, accroche-toi....

L'attente me donne encore plus soif.

Les heures passent.

Rien.

Et merde, c'est le cas de le dire, ils ont coupé l'eau ?

Les salauds !

Mon moral décline au compas du soleil et la petite araignée aperçue au coin de la fenêtre me laisse indifférent.

Je n'y tiens plus, ma soif est trop impérieuse, je veux du liquide, il y a urgence.

D'autres, perdus dans le désert, l'ont fait.

Alors oui, je bois mon urine, déjà très jaune, forte et malodorante elle aussi, mais mon corps n'en a cure.

T'es dans la merde, mon gars, littéralement, tu touches le fond, la bonne nouvelle c'est que tu ne peux pas tomber plus bas. Va en enfer, la petite voix, tu sais quoi? tu ne m'intéresses plus du tout, et si je crève, tu crèveras avec moi.

La nuit tombe, deux coups sur la porte et un feuillet glissé dessous. J'ai remarqué que mon cœur accélère à chaque nouveauté, vite avant que je ne puisse plus lire!

Entre mes mains tremblantes, la feuille de mon cahier larguée hier... La détresse me submerge, je ne pense plus, je n'attends plus rien, et je m'enveloppe dans la couverture crasseuse, glacé jusqu'aux os par le désespoir.

La chasse d'eau n'a toujours pas fonctionné, la merde est toujours là, j'ai mal partout et me traîne comme un cul-de-jatte.

L'affaire du feuillet d'hier soir m'a anéanti. Si je suis enfermé et traité de cette façon, c'est que j'ai dû commettre quelque chose de grave, sinon je ne serais pas isolé ainsi, qui est le vrai méchant dans l'histoire? Ne pas savoir me ronge la cervelle. La boule de pain qui a définitivement remplacé la gamelle de soupe est éjectée par la trappe et roule jusqu'à moi. Adossé au mur face à la fenêtre, je la repousse du pied et somnole le reste de la matinée, écrasé de fatigue mentale et corporelle.

Les courbatures me réveillent dans l'après-midi et je me lève avec difficulté pour ramasser mon repas, mais ma bouche est trop pâteuse pour en avaler la moindre bouchée.

À quoi bon vouloir survivre? Mes pensées sont brumeuses et, sans réfléchir davantage, je jette le pain par la fenêtre. Puis pour faire bonne dose, le pyjama et la couverture suivent le même chemin, je n'ai plus besoin de rien.

Curieusement, ces gestes insensés – mais qu'y-a-t-il de sensé en ce lieu? – me re-

donnent un peu d'énergie, l'impossible retour en arrière me galvanise. Le choix est facile maintenant. Oui, mon, gars, tu commence une grève de la faim.

Le soir tombe, le tuyau des chiottes me surprend en dégurgitant une eau brune qui dégage la merde accumulée. Je n'ai pas le temps de placer mes paumes sous le rebord, si je veux boire, ce sera la flaque du fond.

Vas-y dit mon corps.

J 27

J'ai dormi assis dans un coin d'un sommeil comateux car je n'ai pas entendu la trappe, et lorsque j'ouvre enfin les yeux, la gamelle est de nouveau là devant moi en train de me narguer. Mes tripes gargouillent, comment un insipide brouet peut-il paraître aussi appétissant ?

Le tuyau a l'air de fonctionner et évacue une maigre crotte, ma main s'approche de la soupe. T'as oublié ta résolution d'hier ? Regarde-toi, nu comme un ver, maigre comme un jour de carême, puant comme un putois... tu crois que ta situation va s'améliorer ? Ta résolution d'hier, n'est-ce pas le meilleur chemin ? alors, la gamelle, tu vas en faire quoi ?

Chiante au possible cette petite voix, surtout quand elle ne débite pas d'âneries.

Gros dilemme, je vacille, c'est maintenant ou jamais. Mon corps soupire car il n'est pas convaincu, ma cervelle hoquette, se hérisse, s'insurge mollement.

J'ai choisi, je continue ! La soupe se noie dans les chiottes, j'en suis presque fier.

On dit que les trois premiers jours sont difficiles mais qu'ensuite la faim disparaît. Tant mieux, car pour l'instant, je regrette déjà et donnerais n'importe quoi pour une bouchée.

La croix de Marcel toujours collée contre le mur est en mie de pain. Je m'approche, tends la main... Ah non! tu ne vas pas manger le souvenir de Marcel alors que tu viens de jeter ta bouffe aux chiottes! Je deviens fou.

J'ai fait un rêve dans lequel je savais qui j'étais, où j'étais, ce que je faisais, ce que les autres attendaient de moi. Et au réveil, bam! la gifle, l'abîme de l'incertitude. Pourquoi, mais bon dieu pourquoi suis-je enfermé? jusqu'à quand? quel sort m'attend? vais-je crever dans cette tombe de béton? et vous, putain de barreaux qui me narguez, je vous emmerde! Nausée de l'angoisse, cette fois c'est trop, je vomis une bile verdâtre. Aujourd'hui c'est fini, je flanche, j'en ai ma dose, j'en ai ma claque.

La mort, quand elle est salvatrice, a une gueule bien sympathique.

Tuer un corps n'est pas facile quand on n'a rien. Pas d'arme, pas de couteau, pas de corde, s'étrangler avec ses propres mains ne marche pas, s'élancer la tête la première contre le mur c'est K.O. sans plus ou un beau traumatisme crânien. Ma grève de la faim depuis deux jours, c'est bien joli et ça peut être long, en aurais-je le courage? sauf si j'arrête de boire, ce serait beaucoup plus expéditif, il faut absolument que j'arrête de boire... Je joue avec cette idée toute la matinée, ce qui ne m'empêche pas de récupérer l'eau du midi avec la fausse bonne excuse qu'elle

servira à me laver.

Cet après-midi, forte averse. Non seulement j'ai bu l'eau de la gamelle, mais j'ai pu la remplir de nouveau avec la pluie. C'est pas gagné ! Tu ferais quoi, toi, Marcel ?

J'ai honte de ma faiblesse, je me sens usé.

Le chiotte est arrimé au sol par deux tire-fonds déjà bien oxydés. Pourquoi ont-ils mis ce truc de salle de bains en porcelaine au lieu d'un simple trou à la turque? Je tire d'un côté, tire de l'autre... rien ne bouge, c'eût été trop beau. La rage décuple les forces dit-on, alors allons-y! Dos au mur, je frappe et pousse des pieds en cadence, j'insiste par volées d'une douzaine de coups violents. Le tire-fond de mon côté s'est légèrement soulevé et commence à se desceller, mais il me faut une bonne partie de l'après-midi pour l'arracher et casser l'oreille du second en basculant la cuvette.

Je me sens comme un gamin qui vient de réussir sa première connerie sans avoir été pris. L'effort a été trop grand, je ne suis plus en grande forme au bout de ces horribles semaines et mes yeux se ferment dans l'ombre...

L'eau jaillissant du tuyau s'est répandue sur le sol et me fait sursauter en me mouillant les fesses. Plus possible de boire, mais je m'en fous. C'est drôle, la colère est retombée et je suis étrangement calme.

Je m'agrippe aux barreaux pour admirer le ciel rosissant poussé par la nuit qui monte. Il est beau ce monde, dommage

que je ne reverrai jamais un arbre.

Il est temps. Je saisis la cuvette à bras-le-corps et la fracasse sur le béton, voilà, c'est fait. Malgré moi, je tends une oreille attentive, va-t-on faire irruption dans la cellule? Même pas. Peut-être ne sont-ils pas humains? peut-être ne sont-ils que des robots? Mais celui qui a eu la main explosée a crié, un robot ne crie pas. J'examine les débris. Celui-ci conviendra, Marcel serait d'accord et ma petite voix qui semble m'avoir abandonné aussi.

Je m'assieds sur la plage, morceau de porcelaine à la main. Voilà. Aucune douleur, le sang coule de mes poignets et se mélange en volutes délicates à la flaque de l'eau des chiottes. Il y a de la beauté dans cette simplicité.

Je suis heureux, un brouillard monte et envahit la cellule.

Quelque chose me gêne. Aïe, mes poignets, m'aurait-on menotté de nouveau ? Encore dans l'éstran de l'éveil, je suis assailli de sensations étranges. Impression d'être couché sur une méduse, lumière trop blanche qui filtre à travers mes paupières closes, odeur indéfinissable... Un rêve agréable ma foi qui s'escamote devant le rituel des sons qui règlent ma vie de chaque jour : glissement de la gamelle semblable à un serpent venimeux, clac sonore de la trappe. J'attends celui de l'eau de la tuyauterie qui ne vient pas, je cherche la lumière de l'aurore au-delà des barreaux. Coup de panique, ils ont disparu dans un brouillard blanc ! Je ne sais plus où je suis. Marcel passe, poursuivant un papillon. Nous sommes cuits, dit ma petite voix d'un ton lugubre.

Ne vous agitez pas monsieur, me dit une autre voix si proche que j'en sursaute. Une vraie voix !

Bienveillant mais avec une pointe d'inquiétude dans ses prunelles noires, un visage de femme se penche sur moi tandis que sa main prend la mienne. Je défaille presque. Cette peau douce, ces yeux incroyablement beaux, ce subtil parfum, où suis-je ? Reprends-toi, tu hallucines en-

core, le choc du réveil sera rude.

Comme si elle devinait mes états d'âme, elle continue : vous êtes ici pour récupérer, nous allons prendre soin de vous.

Elle a sans doute raison, ce lieu ressemble à une chambre d'hôpital, avec un lit, un type en pyjama, moi, et une infirmière.

Mes yeux se raccrochent immédiatement aux siens, peut importe si j'hallucine, ils sont ma bouée, mon ancre, mon... et merde, voilà que je pleure ! Laissez-vous aller, ça vous fait certainement du bien. Malheureusement, je n'en sais pas beaucoup sur vous.

Je doute de nouveau, je ne crois pas pouvoir supporter une fausse espérance.

Celle-qui-lit-en-moi se lève à mon grand regret et prend un plateau posé sur une table roulante. L'estomac sait mieux discerner la réalité que l'esprit, dit-elle en posant un copieux petit-déjeuner sur les couvertures. Du pain, du beurre, un œuf, du café ! Je pleure de nouveau, larmes de joie de qui renaît à un monde cru perdu pour toujours.

Extase d'une bonne demi-heure, chaque bouchée savourée, papilles et narines dilatées de bonheur malgré la fontaine de mes yeux, est-ce cela le paradis ? Je le croirais volontiers, foudroyé d'amour par le sourire de ma mystérieuse salvatrice. Pour rien au monde je ne voudrais être ailleurs. Comment arrête-t-on le temps ?

Épilogue

Bonjour, je suis le médecin colonel le Garrec, chargé de votre cas, ne me répondez pas, cet entretien est enregistré et sera ajouté à votre dossier ainsi que votre cahier que je vais prendre avec moi, je récapitule, suite à la capture d'un auxiliaire de santé au Mali, vous avez été sélectionné parmi les volontaires pour une simulation de prise d'otage, ceci à des fins médicales et militaires, vous avez accepté l'hypnose et la pose d'un implant en phase de test afin de contrôler vos paramètres physiques et éventuellement de les modifier par la libération de molécules, ce qui explique vos troubles de mémoire qui disparaîtront bientôt, puis, après avoir signé votre accord, vous avez été sédaté et envoyé ici en Guyane dans une cellule de la sûreté de la base de Kourou, vos proches ne savent rien de cette expérience mais ont été avisés d'une banale mission comme vous aviez coutume de le faire, et désolé, nous n'avions pas prévu le décollage d'Ariane, sachez que vous étiez surveillé 24/24 par des microcaméras, la mort de votre cafard n'était pas un hasard, le cahier non plus, il sera très utile aux psychologues, quant à votre tentative de suicide, elle a provoqué la fin prématu-

rée de l'expérience, c'est dommage mais cela devenait trop risqué, je dois dire que nous n'avions pas anticipé ce coup-là, enfin, une fois analysées toutes les données, celles-ci seront consignées dans un rapport classé secret-défense que vous signerez dans quelques jours lorsque vous serez sur pied, en effet, la déshydratation, l'angoisse et autres paramètres mentaux vous ont quelque peu secoué, et puis les sutures à vos poignets doivent cicatriser ainsi que l'incision de votre dos pour retirer l'implant, c'est surtout lui qui nous intéresse et il a parfaitement fonctionné, ensuite vous serez rapatrié, et pour terminer je suis chargé au nom de la recherche militaire de vous remercier pour votre volontariat dans une épreuve que vous saviez difficile, ce sera tout, au revoir monsieur.

Postface

Difficile exercice que d'imaginer le ressenti d'un prisonnier, qu'il soit criminel, opposant politique, soldat ou otage.

J'ai voulu m'y essayer en écrivant cette nouvelle qui, j'en suis conscient, aurait pu prendre un tout autre chemin.

Se mettre à la place de l'inconnu de ces six mètres carrés a été parfois pesant au cours des mois. Les auteurs savent que l'écriture est une marée qui envahit vos nuits autant que les pages blanches.

J'en ai conclu que la privation de liberté est une peine très sévère, et que ceux qui crient si facilement haro devraient réfléchir au lieu de se laisser entraîner par une opinion publique rarement modérée dès qu'il s'agit du monde carcéral.

Au cours de l'élaboration de mes textes, je suis tombé par hasard sur un poème qui m'a profondément touché car en plein accord avec mon sujet et poignant de sincérité dans sa simplicité. La poétesse bretonne Anjela Duval n'a pas hésité à le traduire en breton et le groupe de musiciens War-sav a su en faire une délicate mazurka chantée en cette langue sous le titre *Ar Vuhez?*

J'ai envie de le partager avec vous.

Poema de Marcos Ana

(original en español)

¿La Vida?

Decidme cómo es un árbol.
Decidme el canto de un río,
cuando se cubre de pájaros.

Habladme del mar, habladme
del olor ancho del campo,
de las estrellas, del aire.

Recitadme un horizonte
sin cerradura y sin llaves
como la choza de un pobre.

Decidme cómo es el beso
de una mujer. Dadme el nombre
del amor: no lo recuerdo.

¿Aún las noches se perfuman
de enamorados con tiemblos
de pasión bajo la luna?

¿O sólo queda esta fosa,
la luz de una sepultura
y la canción de mis losas?

Veintidós años... Ya olvido
la dimensión de las cosas,
su color, su aroma...

Escribo a tientas: el mar, el campo...
Digo bosque y he perdido
la geometría de un árbol.

Hablo por hablar de asuntos
que los años me borraron.

(No puedo seguir: escucho
los pasos del funcionario).

Marcos Ana 1920-2016

Poème de Marcos Ana

(traduction)

la vie ?

dites-moi... les bois et les arbres
dites-moi le chant du ruisseau
quand s'y réfugie l'oiseau

racontez-moi... l'océan
racontez-moi l'ample odeur des champs
les cieux étoilés... le vent

récitez-moi... un horizon
rond comme la roue... sans clef ni verrou
comme d'un pauvre le cabanon

dites-moi... les baisers d'une femme
dites-moi... le nom de l'amour
leur mémoire a fui mon âme

flotte-t-il encore à la brune
les passions craintives et l'arôme subtil
des amoureux blottis sous la lune ?

ou ne reste-t-il que cette fosse
écrasant de sa lueur sépulcrale
mon chant pâle gisant sur les dalles ?

les ans me volent j'en ai peur
la dimension des choses
leurs couleurs et leurs odeurs

j'écris à tâtons la mer... les champs
je dis forêt... mais je cherche en vain
à quoi ressemble l'ombre d'un tremble

je parle pour parler de traces
effacées par les ans qui passent

(je ne peux continuer
j'entends les pas du gardien)

Marcos Ana 1920-2016

traduction libre, lois jammes 2025

Fernando Macarro Castillo, alias Marcos Ana (prénoms de ses parents), est le prisonnier politique ayant passé le plus de temps dans les geôles franquistes. Incarcéré en 1939 à 19 ans, il ne sera libéré que 22 ans plus tard en 1961.

Avec un chaleureux merci
à mes relecteurs

Michel Suzzarini
et
Christine Nicolas

Dépôt légal mars 2026
jammeslois@gmail.com
100 exemplaires par BookPress EU
ISBN 979-10-983916-0-6

Dîtes-moi... les bois et les arbres
dîtes-moi le chant du ruisseau
quand s'y réfugie l'oiseau

racontez-moi... l'océan
racontez-moi l'ample odeur des champs
les cieux étoilés... le vent

récitez-moi... un horizon
rond comme la roue... sans clef ni verrou
comme d'un pauvre le cabanon

Marcos Ana

Comment réagirions-nous si nous étions
à l'isolement, bouclé dans six mètres car-
rés, sans savoir ni pourquoi ni combien
de temps ?

à



979-10-983916-0-6



5 €

histoire d'écrire